

# EN-TÊTES

Exposition du 10 mars au 5 mai 2013

Vernissage samedi 9 mars à partir de 18h

Aloïse Corbaz  
Terry Curling  
Guillaume Dégé  
Fernand Desmoulin  
Fred Deux  
Madge Gill  
C.N. Jelodanti  
Sylvia Katuszewski  
Joseph Kurhajec  
Michel Macréau  
Paul Rumsey  
Jim Sanders  
Victor Soren  
Lidia Syroka  
Frédéric Voisin

## Topographie de l'art

15 rue de Thorigny  
75003 Paris  
T. 01 40 29 44 28  
[topographiedelart@orange.fr](mailto:topographiedelart@orange.fr)  
[www.topographiedelart.com](http://www.topographiedelart.com)

entrée libre  
du mercredi au dimanche  
de 14h à 19h

L'exposition EN-TÊTES réunit une quinzaine d'artistes pour qui le dessin est et demeure le geste primordial.

Elémentaire, tout comme la danse et le chant, le dessin obéit pour certains à une nécessité spontanée de s'exprimer que toute tentative normalisante de sociabilisation n'a pas réussi à étouffer. Pour d'autres, il est devenu sophistiqué et savant et traduit l'acte par lequel la volonté artistique se manifeste.

Qu'ils soient surgis d'une fécondité créative pulsionnelle ou d'une mise en forme achevée ces dessins nous rappellent que l'art est autant chose mentale que chose sensible et qu'il naît de la rencontre fortuite ou volontaire des deux, en un même point d'équilibre fragile et mystérieux. Il est le lieu où l'émotion, la sensualité, les pulsions inconscientes, le désir profond s'expriment et sont transcendés.

Martine Lusardy

# Aloïse Corbaz

Aloïse, de son nom Aloïse Corbaz, est née en 1886 à Lausanne en Suisse, et décédée en 1964. Après avoir terminé ses études secondaires, elle exerce la profession de couturière mais rêve de devenir cantatrice. Elle occupe ensuite un poste de gouvernante à Potsdam, à la cour de Guillaume II. Elle s'éprend de l'empereur, vivant une passion amoureuse imaginaire. La déclaration de la guerre l'oblige à rentrer en Suisse. Aloïse manifeste alors des sentiments religieux avec tant d'exaltation qu'elle est internée en 1918 à l'asile de Cery-sur-Lausanne, puis à l'asile de La Rosière, à Gimel-sur-Morges de 1920 jusqu'à sa mort. Durant les premières années de son internement, Aloïse vit dans un isolement complet et manifeste des accès de violence occasionnels. Puis elle s'adapte progressivement à la vie hospitalière - elle s'occupera du repassage du linge. Vers 1920, elle commence à écrire et à dessiner en cachette, mais sa production est presque intégralement détruite. C'est seulement à partir de 1936 que le Pr Hans Steck, directeur de l'hôpital, et le Dr Jacqueline Porret-Forel, son médecin généraliste, commencent à s'intéresser à son oeuvre. Aloïse dessine le plus souvent avec des crayons de couleur et des craies grasses, mais aussi parfois avec du suc de pétales, des feuilles écrasées, ou encore du dentifrice. Le support qu'elle préfère est le papier d'emballage cousu avec du fil de laine pour obtenir de plus grands formats, dont certains atteignent plus de dix mètres. Consommant sa rupture avec le « monde naturel ancien d'autrefois », Aloïse n'est plus femme de chair, mais devient la grande ordonnatrice d'une oeuvre peuplée de fleurs, de rois, de reines, de princes charmants, de princesses voluptueuses, de gâteaux et de cirques, de célèbres et légendaires histoires d'amour. Une immense galerie de portraits à la fois somptueux et fantomatiques, de masques à la fois foisonnants et inexpressifs, qui témoignent, peut-être, d'un amour impossible.



Aloïse Corbaz, Sans titre, crayons de couleur, 68 x 51 cm abcd. Courtesy Collection abcd.

# Terry Curling

Terry Curling est née en 1958 au Royaume-Uni. Elle étudie à l'école des beaux-arts de Chelsea entre 1975 et 1982. Épouse de l'artiste Paul Rumsey, elle vit et travaille à Londres. Intéressée par les mythologies antiques, l'art préhistorique, les coutumes tribales et les religions de toutes sortes, elle a tout d'abord peint des chimères, des corps humains avec des têtes de bêtes ou d'oiseaux. Depuis environ trois ans, elle dessine à la plume après avoir réalisé une série de gravures sur le thème de l'anthropomorphisme végétal. Elle trouve ses références et ses sources d'inspiration dans les anciens livres d'histoire naturelle et d'anatomie, dans les musées de médecine, d'histoire naturelle et d'anthropologie, ou encore dans sa propre collection de squelettes d'oiseaux et d'objets naturels.



Terry Curling, Ichthyosis Babies, encre sur papier, 31 x 56 cm, 2012.  
Courtesy galerie Béatrice Soulié.

# Guillaume Dégé

Né en 1967 à Boulogne-Billancourt, Guillaume Dégé se lance dans le dessin après des études de chinois en Langues Orientales. Il crée en 1994 la maison d'édition Les 4 mers (ouvrages publiés en Chine), publie dans le Monde de 1994 à 2006, dans Beaux-Arts magazine, Libération, Le Tigre et le Journal de la paroisse Saint-Eustache. Il se décrit comme « un artiste discret, dont le travail pose la question du rôle du piéton ou du flâneur, un professionnel de la remarque marginale et un sinologue épisodique ». On lui doit, entre autres, Le Défilé, éditions Sémiose, 2004; Quelques personnages principaux, éditions du Seuil, 2005 ; Une journée d'Oscar, éditions Gallimard, 2006; Dégé est à vendre, éditions Orbis Pictus Club, 2006. Son travail a fait l'objet de plusieurs expositions personnelles. Il lui arrive aussi d'être commissaire. Il enseigne à l'École supérieure des arts décoratifs.



Guillaume Dégé, Sans titre, gouache et collages sur papier, 29,5 x 21,5 cm, 2012. Courtesy Semiose galerie.

# Fernand Desmoulin

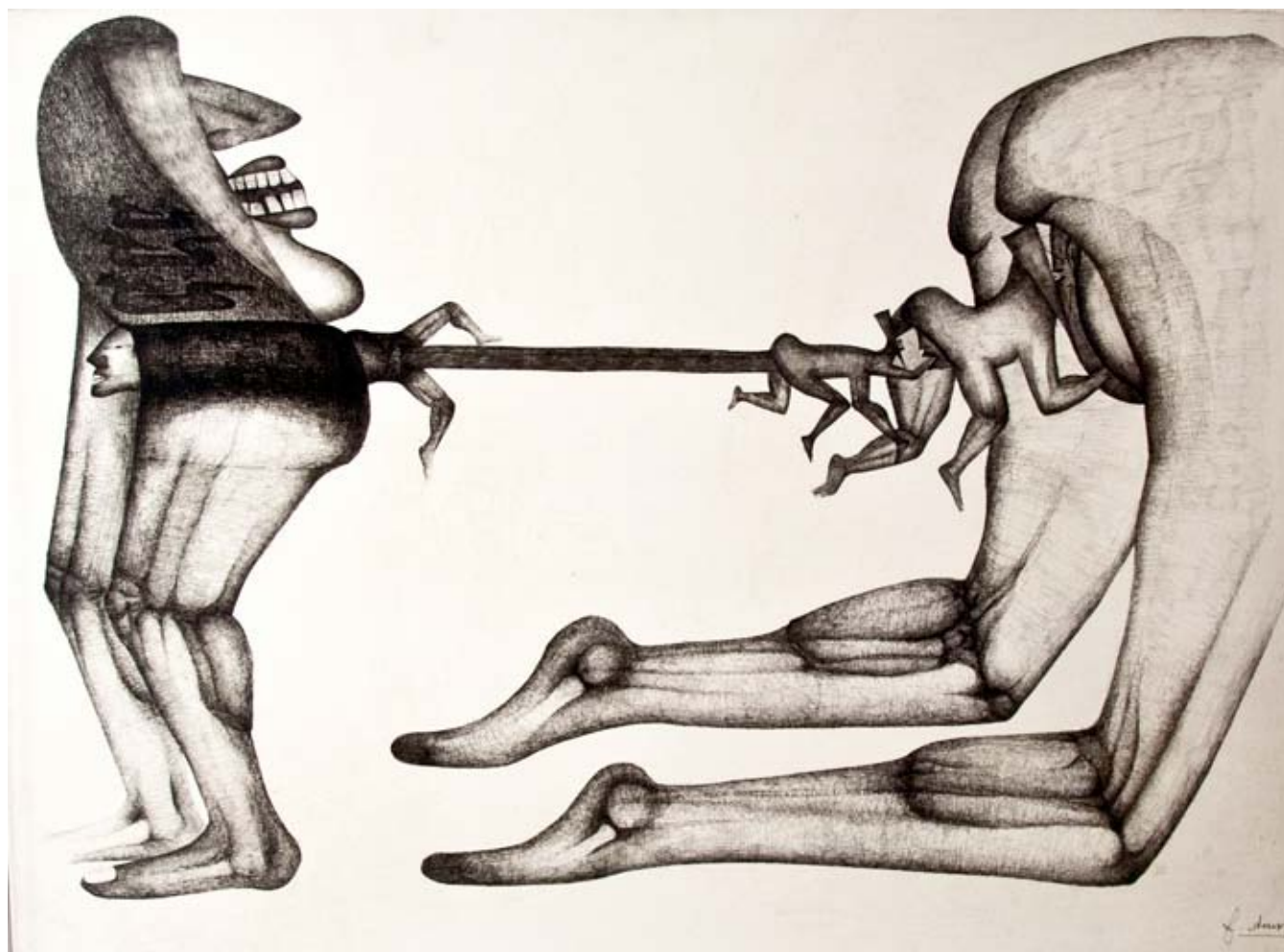
Né en 1853 à Javerlhac en Dordogne, mort en 1914, Fernand Desmoulin poursuit des études secondaires à Angoulême, puis se rend à Paris pour y étudier la médecine. Il abandonne cette discipline pour se consacrer aux beaux-arts. Il devient vite un graveur de grand talent et un portraitiste très estimé dans la haute société parisienne de la IIIe République. Il réalise les portraits de personnalités littéraires, scientifiques ou politiques comme Ernest Renan, Maupassant, Charcot, Pasteur, Poincaré, Jules Ferry. Son oeuvre médiumnique, conçue en marge de sa carrière officielle, ne dure que deux ans et échappe à toutes les règles académiques qui lui furent enseignées. Elle commence après qu'il eut assisté, un soir de juin 1900, à une séance de spiritisme chez des amis. De retour chez lui, « il éprouva l'impérieuse nécessité de prendre une feuille et un crayon. Sa main trembla, sursauta, pour finalement courir sur le papier, le griffant de part en part en inscrivant des volutes désordonnées sans aucun contrôle de sa raison ». Les jours suivants, il renouvelle l'expérience. Bientôt des visages apparaissent au milieu des lignes tourbillonnantes, exécutées avec une frénésie insoupçonnable chez cet artiste au tempérament mesuré. Il réalise ses dessins à une vitesse vertigineuse, à la mine de plomb ou au fusain et expérimente aussi la gravure, les crayons de couleur et l'aquarelle. Certains d'entre eux sont accompagnés d'écriture, de notes brèves et de signatures : L'Instituteur, Le Vieux Maître, Astartée.



Fernand Desmoulin, Sans titre, 1900 - 1902, 28 x 19.8 cm. Courtesy galerie Christophe Gaillard.

## Fred Deux

Né en 1924 à Boulogne-Billancourt, Fred Deux est issu d'une famille ouvrière. Il suit à partir de 1939 une formation professionnelle avant de travailler comme électricien d'entretien de nuit. En 1943, il s'engage dans le groupe FTP de résistance de l'usine qui l'emploie puis il rejoint le maquis. À la Libération, il s'engage dans les goums marocains et fait les campagnes des Vosges, d'Alsace, d'Allemagne. Après la guerre, Fred Deux trouve un emploi dans une librairie à Marseille, où il découvre les oeuvres de Breton, Bataille, Sade qui le marqueront profondément. C'est également à cette époque qu'il découvre l'univers de Paul Klee, vécu comme une révélation. Il réalise alors ses premières « tâches ». En 1951, il fait la connaissance d'André Breton et devient membre du groupe surréaliste dont il s'écartera en 1954. Sa première exposition personnelle est organisée en 1953. Dès lors, il partage son temps entre le dessin et la rédaction de nombreux ouvrages dont *La Gana*, publié en 1958 sous le pseudonyme de Jean Douassot, qui obtient le Prix de Mai (jury composé de Barthes, Bataille, et Blanchot entre autres). Les expositions personnelles s'enchaînent alors. Plusieurs grandes institutions, comme le musée national d'Art moderne, la Bibliothèque nationale, le musée Cantini de Marseille ou le musée de l'hospice Saint-Roch à Issoudun possèdent des ensembles importants de ses oeuvres. Fred Deux vit depuis 1985 dans une petite ville du Berry avec sa femme, Cécile Reims, graveur, rencontrée en 1951. Dans la solitude de l'atelier et dans un temps non linéaire, se consacrant inséparablement au dessin et à l'écriture, il construit une oeuvre entièrement vouée à l'introspection, par nature éloignée des courants esthétiques de son époque.



Fred Deux, Sans titre, 1959, encre de Chine, 56 x 75 cm. Courtesy galerie Alain Margaron.

# Madge Gill

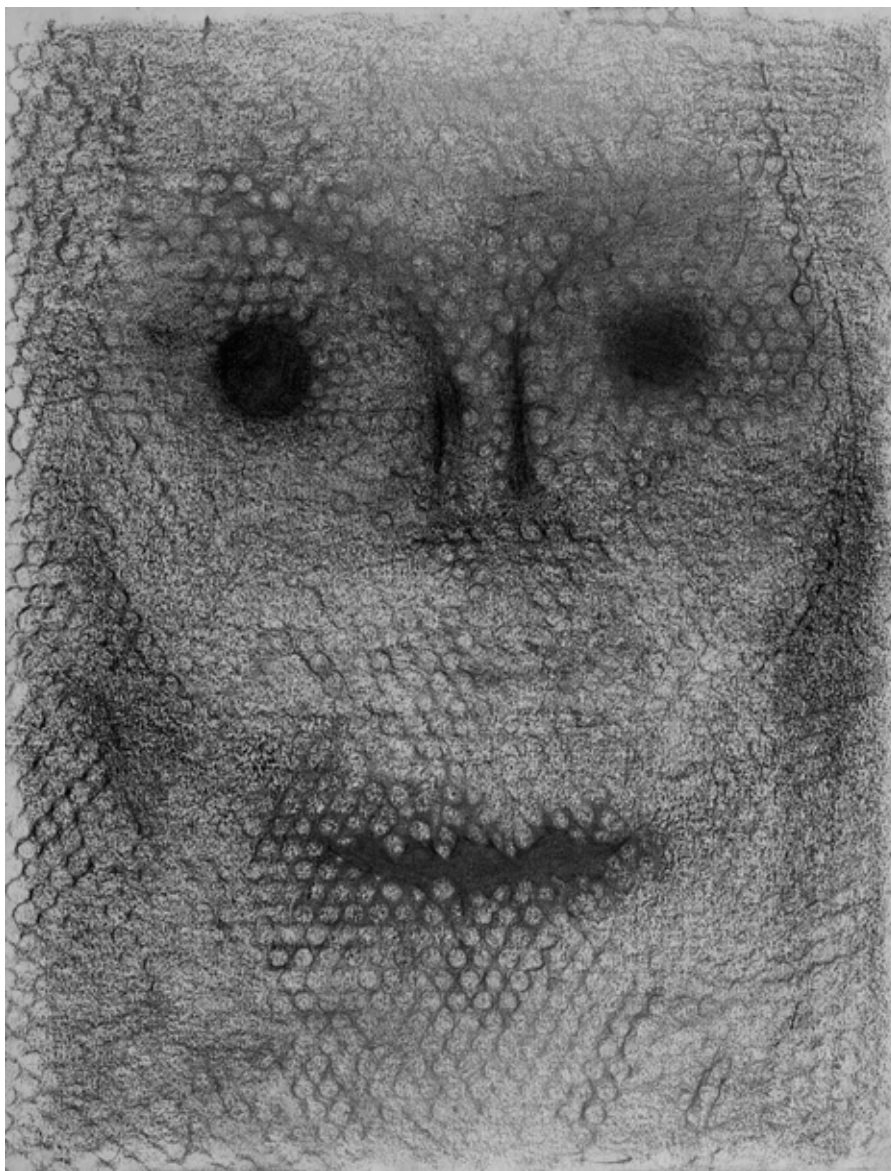
Enfant illégitime, née en 1882 à Londres, Madge Gill est d'abord cachée par sa mère et sa tante, puis placée dans un orphelinat à l'âge de neuf ans. En 1903, devenue infirmière elle vit chez sa tante, qui l'initie au spiritisme et à l'astrologie. À vingt-cinq ans, elle épouse son cousin, Thomas Edwin Gill, dont elle a trois fils. Elle perd le deuxième, Reginald, victime de la grippe espagnole. L'année suivante, elle met au monde une petite fille mort-née. Malade, elle reste alitée pendant des mois, puis perd l'usage de son oeil gauche. Le dessin et le contact avec « Myrninerest » - l'esprit qui la guide, lui inspire écrits, discours, broderies et improvisations pianistiques - occupent dès lors toute sa vie. Travaillant la nuit, à la bougie, elle réalise des milliers de dessins, de la carte postale à de grands draps, dont certains dépassent onze mètres. Elle est l'unique sujet de ses représentations, ne montrant de son corps que le visage éternellement répété. Après le décès de son fils Bob, en 1958, Madge Gill se met à boire, cesse totalement de dessiner et se laisse glisser vers la fin. Ayant toujours refusé de vendre ses oeuvres, ce n'est qu'après sa mort, en 1961, qu'on trouve chez elle des centaines de dessins empilés dans des placards ou sous les lits.



Madge Gill, Sans titre, encre sur carton, 64 x 51 cm, Courtesy Collection abcd.

## C.N. Jelodanti

Duo d'artistes nés en 1980 et 1975 à Perpignan et à Lausanne, ils vivent à Paris. Diplômés de l'École d'Art Décoratif à Paris et de l'École Cantonale d'Art de Lausanne, ils travaillent aux confins de la photographie (photogramme), de la vidéo et des arts graphiques. Ils s'intéressent au détournement, à l'empreinte et jouent sur l'ambiguïté des médiums, citant volontiers Max Ernst : « Je me souviens d'un panneau de bois situé en face de mon lit, je le regardais souvent quand j'étais petit. Je le voyais encore un peu quand j'étais prêt à m'endormir. J'y voyais des choses bizarres. Plus tard ce fut un plancher qui m'a fait rêver... et un peu peur. » Ils ont montré leur travail notamment à la Random Gallery, à la dalerie Immix et à l'Inlassable galerie à Paris, au Salon de Montrouge, à l'Espace Kugler et au Labo à Genève, au Musée des Beaux Arts de Lausanne ou encore chez HIE Gallery à Los Angeles.



C.N. Jelodanti, Chaise, frottage et dessin à la mine de plomb, 50 x 65 cm, 2013.

# Sylvia Katuszewski

Née en 1946 à Paris, Cité des fleurs, Sylvia Katuszewski passe une enfance dans la douceur de sa famille et l'âpreté de son histoire. Les années qu'elle passe entre l'âge de 4 et 12 ans à la campagne sont des plus formatrices, entre jardin, lecture, et rêverie. La voix des poètes scande les heures. L'écriture se révèle sous forme de journal puis de poèmes. À 18 ans, elle écrit à René Char qui désire tout de suite la rencontrer; ce sera la naissance d'une longue amitié jusqu'à la fin de la vie du poète. Au début des années 1970 elle réalise ses premiers dessins collectifs avec des amis puis ses premières sculptures. En 1975, elle ouvre un atelier d'expression libre qu'elle anime toujours aujourd'hui. Sa création et celle de ses élèves seront l'équilibre d'une vie qu'elle veut sans compromission. Les expositions collectives et personnelles se suivent depuis 1994 lorsqu'elle expose ses gouaches réalisées pour l'illustration du livre de Yaël Cange L'Infigurable. Le musée de la Création Franche à Bègles puis la Halle Saint-Pierre montrent régulièrement ses sculptures et ses dessins, relayés par la galerie Objet trouvé/Christian Berst. En 2010, la ville des Lilas lui consacre une rétrospective. Toute l'œuvre de Sylvia Katuszewski est une longue interrogation sur le retour aux sources mais aussi sur le renouveau, symbolisés par la figure féminine. L'expérience existentielle, quand la vie et la mort se conjuguent étroitement, est pour elle la racine secrète de tout devenir et de toute transformation et le fondement de sa quête artistique.



Sylvia Katuszewski, Sans titre, pastel à l'écu, 120 x 80 cm, 2012-2013, collection de l'artiste.

# Joseph Kurhajec

Né en 1938 à Racine (Wisconsin), à la frontière du Canada, Joseph Kurhajec passe son enfance dans le ranch où ses parents, récemment émigrés de Prague, ont entrepris un élevage de visons. Après des études d'art à l'université du Wisconsin, il découvre les fétiches du Congo grâce à une exposition de l'Art Institute of Chicago, puis il entreprend des recherches sur les Mayas au Yucatan. Au retour, il ouvre sa propre galerie pour exposer ce qu'il appelle son « art momifié ». En 1963, il s'installe à New York où il participe à une exposition collective au Whitney Museum, enseigne la sculpture à Cornell University (1965) puis à la Newark School of Industrial & Fine Art (1967-1969). À partir des années 1970 il passe ses étés à Rome, où il travaille le bronze et l'acier, découvre le marbre de Carrare, étudie l'art des Étrusques. De 1973 à 1983 il partagera son temps entre l'Italie et une petite ville de l'État de New York, Treadwell, où il a ouvert un centre d'art. Puis il retourne pour trois ans à New York, séjourne en Angleterre, et finalement s'installe à Paris. Joseph Kurhajec partage maintenant sa vie entre trois endroits : les États-Unis, la France et, depuis peu, le Mexique. Partout chez lui, c'est un inlassable voyageur qui parcourt le monde à la recherche d'images et de visions fortes qui viennent enrichir sa création. Il s'adonne à la sculpture, au modelage, au dessin, au collage et à la peinture. Il crée des animaux, des totems et des personnages sanglés de cordes et couverts de tissus, de fibres, de cornes et de plumes.



Joseph Kurhajec, Sans titre, technique mixte, 39 x 29 cm, 1997, collection de l'artiste.

# Michel Macréau

Né en 1935 à Paris, mort en 1993, Michel Macréau connaît une enfance plutôt instable. Son adolescence apparaît comme une longue dérive. D'abord dessinateur, il travaille comme décorateur dans les ateliers de céramique de Vallauris. À la fin des années 1950, marié et déjà père d'une petite fille, il s'installe en squatter avec un groupe de peintres et de sculpteurs dans un vieux château inhabité de la vallée de Chevreuse pour se consacrer totalement à la peinture. Dès 1960 il commence à peindre sur toutes les surfaces qui lui tombent sous la main (draps de lit, sacs de jute, planches de bois), abandonnant vite l'usage du pinceau pour travailler directement avec les tubes de peintures. Sa première exposition personnelle a lieu en 1962 à la galerie Raymond Cordier. C'est un succès : Georges Pompidou achète deux oeuvres. Soutenu par Cérès Franco, il participe à de nombreuses manifestations à Paris et au Brésil. Son obsession dominante reste le corps humain, mâle et surtout femelle, dont il dresse la carte, comme une géographie symbolique. Proche de certaines préoccupations CoBrA, précurseur de la figuration libre et du graphitisme urbain, Michel Macréau connut autant le succès que la traversée du désert. Son oeuvre anti-conventionnelle et sans compromission, qui inscrit la peinture dans le champ de l'écriture et du dessin, annonce avec vingt ans d'avance des artistes comme Penck, Combas ou Basquiat.



Michel Macréau, Portrait, 1964, encre de chine, 32 x 23 cm. Courtesy galerie Alain Margaron.

# Paul Rumsey

Né en 1956 dans l'Essex, en Grande-Bretagne. Il étudie à la School of Art and Design à Colchester puis à la Chelsea School of Art à Londres. Travaillant principalement au fusain, il crée une imagerie ambiguë, souvent comique, parfois inquiétante, dans la tradition du grotesque et du fantastique. Son goût pour la métaphore visuelle afin de décrire le monde est ce qu'il nomme un « réalisme métaphorique ». Son oeuvre s'inscrit résolument dans la lignée de Bruegel, Arcimboldo, Goya, Piranèse, Redon et Kubin.



Paul Rumsey, Library Head, fusain, 75 x 55 cm, 1999. Courtesy galerie Béatrice Soulié.

# Jim Sanders

Jim Sanders est né en 1975 à Solihull, West Midlands (Royaume-Uni). Il a suivi un cursus en communication graphique et illustration et vit actuellement à Brighton. En 2003 il a fait partie des membres fondateurs d'un collectif d'artistes, Performance, qui s'est produit à Londres, dans le Sud de l'Angleterre et en Espagne. Plus récemment, ses grands totems, ses masques et ses installations ont été montrés aussi en France, au Lieu Unique et à la galerie In Situ à Nantes. Proche de l'art primitif, des arts non occidentaux et de l'art brut, mais inspiré également par toutes les traditions religieuses auxquelles ses origines catholiques l'ont rendu sensible, Jim Sanders donnent souvent une connotation rituelle à son travail qui prend la forme d'autels, de reliquaires et d'ex-voto, réalisés le plus souvent avec des matériaux de récupération. Ses dessins et ses collages, utilisant parfois le pochoir sur vieux documents recyclés, sont d'une grande force graphique qui n'est pas sans évoquer une forme de street art revue par Dubuffet.



Jim Sanders, Sin and it's relatives, encre sur papier, 21,5 x 25 cm  
2012, collection de l'artiste.

# Victor Soren

Né en 1967 à Paris. Il a grandi au Pouliguen, un petit port de pêche breton. Après une scolarité des plus médiocres, il entre à l'école des beaux-arts de Nantes et en ressort quelques mois plus tard avec peu de pertes mais beaucoup de fracas, pour cause de « régression constante ». Dès lors, il s'enferme dans une vieille maison nantaise, prêtée par sa grand-mère. C'est là que son univers prendra naissance. Chaque nuit, il dessine dans une grande exaltation rehaussée par une intense consommation d'alcool. Très solitaire, il ne fréquente pas le milieu artistique local et ne montre jamais ses dessins. Il subsiste grâce aux minima sociaux et à divers petits boulots très ponctuels (ouvrier, plongeur, manoeuvre, éboueur...). À partir de 1999 et durant quelques années, il sillonne la Bretagne avec sa compagne, Chloé, avant de se fixer à Paris, en 2006. Un jour, par hasard, il tombe en arrêt devant un dessin de Louis Pons : un grand rat traversant une ville, la nuit. Il est subjugué par cette oeuvre et réalise quelque chose : il est ce rat. Autour se trouvent des oeuvres de Denis Pouppeville, qui le touchent également profondément. Se trouvant en si bonne compagnie, il ose avouer à la galeriste, Béatrice Soulié, qu'il dessine. Peu de temps après elle organise sa première exposition. Il a alors 42 ans.



Victor Soren, L'homme qui rit, technique mixte (pierre noire, fusain, craies noires, grattages, ponçages), 2010. Courtesy galerie Béatrice Soulié.

# Lidia Syroka

Née en 1956 en Pologne, Ukrainienne par sa mère, Lidia Syroka étudie l'histoire de l'art à l'université Jagellon de Cracovie de 1977 à 1981 puis vient poursuivre ses études à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris où elle fréquente l'atelier Yankel de 1982 à 1985. Sa première exposition personnelle, à la galerie Françoise Palluel en 1990, présente une série de boucliers cérémoniels d'inspiration ethnographique, puis son travail évolue et prend l'allure de cartes ou manuscrits imaginaires. Lidia Syroka a souvent voyagé au Népal, au Tibet et en Chine et elle collectionne l'art brut et l'art populaire des pays de l'Est et de l'Asie. On distingue quatre périodes dans l'oeuvre de Lidia Syroka : celle des boucliers - travail du papier, du bois, du cuir, des matériaux de rebut, etc. - puis celle des cartes, manuscrits et parchemins, et enfin celle des « territoires et paysages de papier » - patchworks de matériaux graphiques et peintures agrafés, collés ou cousus. Sans compter une étonnante garde-robe créée à partir de vieux tissus et utilisant ficelles, perles, coquillages gravés, vieilles capsules, boutons dépareillés, des vêtements d'une invention rare et d'un grand raffinement qui ont souvent éveillé la convoitise des grands couturiers. Dernièrement Lidia Syroka a entrepris une série de dessins corporels à vocation thérapeutique qui la font passer insensiblement à autre chose.



Lidia Syroka, Corps, dessin fait aux ciseaux, 147 x 64 cm, 2011.

# Frédéric Voisin

Né en 1957 à Paris, il vit et travaille à Reims. Diplômé de l'École supérieure des arts appliqués, (ENSAAMA) à Paris, puis d'un master de gravure d'art au Camberwell College of Art de Londres, Frédéric Voisin se consacre exclusivement en 2000 à la peinture et la gravure après avoir été reconnu pour ses illustrations dès les années 1980 dans le monde du punk rock, hip-hop et reggae. L'oeuvre picturale abstraite de l'artiste - associé à la Figuration libre - traduit son intérêt pour la matière, les couleurs, les pigments; son usage particulier du vernis en fait un élément constitutif du motif. Avec l'estampe, l'artiste explore un tout autre moyen d'expression : la gravure sur linoléum, qui découle de la technique de la gravure sur bois et lui permet de jouer de traits cursifs. Il revient à nouveau vers la figuration et explore les gravures des grands maîtres (Albrecht Dürer, Martin Schongauer, Lucas Cranach...) qui le passionnent. En 2008, il illustre l'Apocalypse de saint Jean et l'expose auprès de celle d'Albrecht Dürer au musée Le Vergeur à Reims. Reprenant les codes de l'iconographie des maîtres anciens, alliés à une technique issue du Moyen Âge et de la Renaissance, Frédéric Voisin use de ces deux techniques pour traduire sa vision critique du monde actuel, matérialiste, vaniteux et doté d'une pensée unique.



Frédéric Voisin, VANITE - planche II : Allégorie du pouvoir, gravure sur linoléum imprimée sur papier Arches 300 gr, mise en couleur à la main, encres, 34 x 48 cm, collection de l'artiste.